

Je crois au Fils

Enseignement donné en l'Eglise St Pierre de Santes, le 5/11/2018, Thomas BDLR

NB : la seconde partie est en italique car j'avais décidé de la squeezer à l'oral faute de temps

Intro :

Mon objectif est de chercher avec vous à mieux comprendre ce qui est au cœur de notre confession de foi quand nous disons : « je crois en Jésus Christ , fils de Dieu »

Pour vous parler, je m'appuierai sur les cours du soir de théologie que j'ai pris à la catho pendant 10ans et notamment mes cours de christologie avec le père Michel Castro et mes cours sur l'évangéliste Marc avec soeur Caroline Runacher.

Pourquoi ai-je fait ce parcours de théologie ? une des raisons principales est que je trouvais de plus en plus abêtissant de travailler dans un milieu où non seulement on ne parlait jamais de Dieu mais en plus on ne réfléchissait que très peu à la portée de nos décisions (ce qui va sans doute de pair). Et puis aussi j'expérimentais que malgré le fait que la question de Dieu m'intéressait, j'étais très démuni pour en rendre compte. J'étais donc porteur de la question : en tant que chrétien, quelle attitude rafraîchie adopter au quotidien pour qu'au travail la parole de Dieu soit reconnue comme parole porteuse de vie et non pas systématiquement ignorée.

Ce parcours de théologie vient de se conclure en juin dernier par la soutenance de ce qu'on appelle un baccalauréat canonique . Cette soutenance avait pour thème : « reconnaître la parole de Dieu au travail aujourd'hui ». Je vous raconte tout cela parce que cela n'est pas sans lien je crois avec notre sujet.

Confesser je crois en Jésus Christ fils de Dieu a été pour les disciples de Jésus l'aboutissement d'un long processus vital. Jésus, ils l'ont côtoyé, ils ont parlé avec lui, ils ont travaillé avec lui, ils ont mangé avec lui. Pourtant, tous les évangiles en témoignent, alors qu'ils dialoguaient quotidiennement avec le fils éternel de Dieu, les disciples ne l'ont pas reconnu facilement du tout.

Alors, vous me direz, si même eux, les disciples, ils ne parvenaient pas à le reconnaître alors qu'ils l'avaient sous les yeux, comment pourrions nous le reconnaître nous à l'heure du tout digital ?

Est ce encore possible ?

Et bien chers frères et sœurs, j'ai une bonne nouvelle. Mon postulat est que c'est possible. Oui, c'est encore possible de reconnaître dans certaines situations de notre quotidien Jésus Christ, le fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu,

né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré non pas créé, de même nature que le Père et par lui tout a été fait.

Comment est ce possible ?

Permettez-moi de vous proposer une petite devinette :

Si quelqu'un vous dit :

J'ai un père mais je ne suis pas son fils, j'ai une mère mais je ne suis pas son fils, qui suis-je que lui répondrez vous ?

Je suis sa fille !

Autre énigme : si quelqu'un vous dit j'ai deux frères , l'un père, l'autre mère , qui suis-je ? que lui répondrez vous ?

Et bien ce quelqu'un il est devant vous : mon frère est prêtre et mon autre frère est maire de sa commune.

Je vous ai raconté ces deux énigmes car parfois on croit que les choses sont horriblement compliquées alors que souvent elles sont très simples, elles nous crèvent les yeux et nous ne les voyons pas. Avec Jésus Fils de Dieu c'est pareil,

Où me direz-vous mais comment faire pour reconnaître dans une parole qui nous est donnée la Parole de Jésus Christ Fils de Dieu lui-même ?

Ce n'est pas si simple de reconnaître quelqu'un dont on a été séparé depuis des années. À quel détail peut-on être sûr que c'est lui ? Et si je me trompais, si celui que je prétends reconnaître était un autre ? La peur de la méprise rôde dans le processus de reconnaissance. Il s'agit de la surmonter dans un double mouvement . Activement : se reconnaître soi-même comme faillible mais capable de reconnaître. Passivement : m'accepter comme pouvant être reconnu par celui-là même qu'on ne reconnaît pas. « Marie » s'entend dire Marie Madeleine dans son dialogue avec le Ressuscité qu'elle avait pris pour le jardinier ... et elle le reconnaît¹ avec gratitude.

Comme Marie Madeleine mettons-nous dans la posture du chercheur qui guette le Fils de Dieu qui sort à notre rencontre, nous appelant chacun par notre nom² et espérant de nous que nous la reconnaissons par son nom³.

Deux ou trois parties à mon enseignement , on verra en fonction du temps

¹ « Jésus lui dit alors : « Marie ! » S'étant retournée, elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! », c'est-à-dire : Maître », Jn 20,16

² « J'étais encore dans le sein maternel quand le Seigneur m'a appelé ; j'étais encore dans les entrailles de ma mère quand il a prononcé mon nom », Is 49,1

³ « Mais pour vous leur demandait-il, qui suis-je ? », Mc 8,29

- 1) Comment les disciples ont-ils fait pour reconnaître en Jésus le Fils de Dieu ?
 - 2) Et après les disciples, comment cela s'est-il passé, comment l'église des premiers siècles a-t-elle approfondi le mystère de l'identité de Jésus ?
 - 3) Et aujourd'hui, en quoi est-ce le moment favorable pour nous pour reconnaître Jésus comme le fils de Dieu.
- I) Comment les disciples ont-ils fait pour reconnaître en Jésus le Fils de Dieu ?

De mon cours de christologie à la catho, j'ai retenu que pour reconnaître que Jésus était Christ Fils de Dieu, la foi balbutiante des disciples avait pu s'appuyer sur trois piliers solides : leur culture juive, leur compagnonnage avec le Christ, leur propre expérience de salut

- a) Leur culture juive ; Les disciples étaient tous de bons petits juifs. Et en bons juifs ils attendaient tous avec une inlassable espérance la venue du Messie annoncé par tous les prophètes. Seul hic le messie qu'ils attendaient était culturellement très marqué c'était un descendant de la lignée de David appelé à restaurer l'unité politique du royaume d'Israël ? C'était un leader, un winner, un kid, un caïd, the best, le meilleur vendeur, le best performer de dieu.

En bons juifs, ils connaissaient les écritures sur le bout des doigts, certainement même par cœur, et ils pouvaient réciter à haute voix tous ces textes qui annonçaient la venue du messie.

Un peu comme moi qui suis passionné de poésie et je peux vous réciter par cœur pleins de poèmes tenez je vais vous en réciter un (à l'intention plus particulière de la dame qui a donné son si beau témoignage la semaine dernière)

Et bien les disciples ils ne récitaient pas des poèmes, ils récitaient la Bible.

Cela se sent dans tous les évangiles du Nouveau testament qui sont truffés d'allusions aux textes bibliques de l'Ancien testament à la Torah comme si les évangélistes voulaient attirer l'attention de leur auditeurs : tu vois ce que je te raconte cela se raccroche à ce que tu connais déjà.

Ainsi, si vous prenez l'exemple de l'évangile de Marc, tout le projet de l'évangile est de dire que Jésus de Nazareth a été un messie très différent des attentes messianiques du peuple d'Israël. Le titre christologique préféré par Marc n'est donc pas messie mais : fils de Dieu. Tout l'évangile de Marc veut répondre à la question comment se peut-il que Jésus soit Fils de Dieu ? Pour ce faire, l'originalité de l'évangélisme Marc est de s'appuyer sur la culture juive de son auditoire tout en la dépassant : ainsi dans le récit du baptême du Christ, les allusions à la Torah sont très présentes :

Vous vous rappelez en Mc 1,11, une voix retentit du Ciel : « Tu es mon fils bien aimé tu as toute ma faveur ». Pour nous qui sommes plongés dans une autre culture cela ne saute plus aux yeux mais pour les gens de l'époque les allusions bibliques étaient claires : « Tu es mon fils » (hop pour un juif zélé, la référence au psaume 2 est évidente : tu es mon fils moi aussi je t'ai engendré » et dans le psaume 2 le fils est fils de roi qui vient avec un sceptre de fer pour restaurer le royaume de son père, l'auteur l'assume mais il corrige immédiatement avec une autre allusion, unique qui veut dire bien aimé, cette expression « bien aimé » connecte immédiatement les neurones d'un juif zélé à Gn 22 : le sacrifice d'Abraham (prends, ton fils, ton unique que tu chéris et tu l'offriras en holocauste «). Dès lors les pistes se brouillent. Une dialectique se met en place entre la royauté triomphante et la souffrance. Et c'est exactement ce que veut Marc.

Marc utilise ces références culturelles bien connues de son auditoire pour que les gens puissent rentrer dans l'expérience qu'il a faite lui-même de Jésus. Jésus agissait sur terre avec la puissance et l'autorité de Dieu mais en même temps (comme dirait notre bien aimé président), en même temps il ne prenait pas la première place, il s'avancait en fils aimant et bien aimé dans l'obéissance à son père.

Premier pilier sur lequel la foi des disciples a pu s'appuyer : leur culture. Encore a-t-il fallu qu'il s'acceptent un fameux retournement par rapport à leurs attentes messianiques

b) deuxième pilier :

Leur compagnonnage avec le Christ :

Les disciples de Jésus l'ont expérimenté quand ils côtoyaient Jésus. La façon dont Jésus vivait et priait témoignait d'une relation intime avec Dieu. Jésus appelait son père « Abba », et la semaine dernière Jean nous a rappelé la traduction proposée par Daniel Ange qui est en effet sans doute la meilleure : abba veut dire « mon petit papa chéri ». On se représente mal aujourd'hui la nouveauté de cette relation pour les contemporains de Jésus, C'était inouï de se comporter comme cela avec Dieu, le très haut, le tout autre celui qu'on ne pouvait pas regarder en face sans mourir. Or cette relation filiale remplie de tendresse et de confiance portait des fruits manifestes : « Les sources chrétiennes, nous dit l'exégète José Antonio Pagola, sont unanimes : Jésus parcourait toute la Galilée, proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toute maladie et toute langueur parmi le peuple (Mt 4,23, voir aussi Mc 1,39, Mt 9,35, Lc 6,18 etc...⁴). Jésus n'était pas moralisateur, s'il guérissait, s'il chassait les démons et s'il pardonnait les péchés c'est pour que les gens comprennent que la relation filiale qu'il avait avec le père ouvrait à une vie nouvelle :

⁴J.A. PAGOLA, *Jésus, Approche historique*, Paris, Cerf, 2012,,p.163

Peut être, se sont dit les disciples, Jésus offre-t-il tout simplement à tous de vivre ce qui le fait vivre lui-même depuis son baptême: « Tu es mon enfant bien-aimé. Tu as toute ma faveur ». Tu veux naître à une vie nouvelle dans ta relation avec les autres ? Crois comme moi à la promesse d'alliance inconditionnelle de Dieu avec toi et tous les hommes.

- c) Troisième pilier sur lequel la foi balbutiante des disciples a pu prendre appui et c'est peut être le plus déterminant : Après la mort de Jésus, ils font l'expérience de sa présence et sa force de transformation en eux

Dans un premier temps après la mort de Jésus, les disciples ont été anéantis par le désespoir et la peur, ils restaient terrés chez eux, dans leur placard.

Tout était perdu. Le Christ était mort. Celui qu'on leur avait appris dans les bouquins celui qui devait rétablir la royauté en Israël, le Messie puissant, voilà qu'il était mort sur la croix. Le doute les assaillait

(et c'est aussi le premier temps du témoignage que vous nous avez donné madame la semaine dernière).

Et puis, comme pour vous à Lourdes, il se passe des choses inouïes : Jésus apparaît à Marie Madeleine

Et puis, à nouveau il ya d'autres faits : en Jn 20,19-23) = Jésus prend l'initiative : il vient et il dit aux disciples « paix à vous » et il leur donne son esprit de Pentecôte et on connaît la suite, les disciples sont complètement transformés, ils sont délivrés de leurs angoisses, de leurs peurs, par la grâce de Dieu.

Pour l'évangéliste Marc ce n'est qu'au pied de la croix quand tout est perdu, quand la croix est incontournable et que Jésus l'assume par obéissance filiale envers son père en qui il a une confiance totale, qu'il devient possible de croire au Christ sans se tourner de film, sans fausse représentation.

Cette théologie est appelée théologie de la croix. Ce n'est pas une croix mortifère c'est une croix glorieuse.

Victoire tu règneras o croix tu nous sauveras.

En effet, l'événement de la croix de Jésus, a fait murir la foi des disciples. Ils ont pu resituer la mort de Jésus dans la logique de son existence. Non pas comme épilogue sans issue mais comme signe vital de la fécondité inouïe de la vie de Dieu dès lors qu'elle est choisie et assumée jusqu'au bout. Jésus est mort pour nous comme il a vécu pour nous, ont-ils découvert. Il est donc entré librement dans sa passion, s'abandonnant totalement à la miséricorde du Père. Il est mort en cohérence avec les grandes options de sa vie.

Dés lors le surgissement de Jésus de la mort va apparaître aux disciples comme le

sceau mis sur son parcours : si Jésus est mort d'une mort universelle, il vit d'une vie à portée universelle comme premier né d'une multitude de frères⁵.

Ce lien de Jésus avec son Père était si visible sur la croix que c'était comme si dans la souffrance du Fils, Dieu le Père souffrait avec lui, comme si la crucifixion atteignait le Père lui-même. Cette théologie de la souffrance de Dieu avec son fils est très présente chez des théologiens contemporains comme Jurgen Moltmann.

Dés lorsqu'ils ont été habités de manière tout à fait imméritée par cette puissance de transformation qu'il ont vue à l'oeuvre en eux après la mort du Christ, les disciples ont compris que « le rayonnement de l'homme de Nazareth, sa santé contagieuse, sa passion pour la foi de tout être humain en la vie; sa sympathie, sa compassion et son doigté quand il touchait chez autrui, le point parfois douloureux d'où peut émerger le courage d'être et de croire »⁶ perdurait après sa mort, qu'il était donc bien vivant en eux capable de les engendrer à sa suite à une vie nouvelle :

Et en fin de compte, à l'image de celle du Christ, leur vie a pris une toute autre densité,. Ils ont compris combien si elle était reliée sans condition au Père leur vie se chargeait d'un poids unique d'éternité.

Ils se sont sans doute mis à chanter ce très beau chant :

Chant : La vie, la vie s'est manifestée la vie qui était tournée vers le père, la vie, la vie s'est manifestée et nous vous l'annonçons dieu est vivant.

II) Et après les disciples, comment cela s'est-il passé ? Comment l'Eglise des premiers siècles a-t-elle approfondi le mystère de l'identité de Jésus, fils de Dieu.

Dans les premiers temps de l'Eglise, les communautés chrétiennes étaient encore toute brûlante de sa Parole. Quelque chose de vital s'était passé. Il importait donc de le raconter. L'enjeu était de reconnaître comment cet événement continuait à s'adresser à l'homme à l'écoute et prêt à croire. La question de fond était pratique : « Comment poursuivre l'œuvre de transformation du Christ dans le quotidien de la vie ? »

⁵Rm 8,29

⁶C. THEOBALD « La foi au Christ, transmettre l'intransmissible ? » dans *Actes des semaines sociales de France*, 2005, p 101

Cependant, très tôt dans l'histoire de l'Eglise, des controverses christologiques sont apparues. Le centre des débats a dévié. L'événement de la résurrection s'est estompé, les recherches ont commencé à porter sur l'ontologie du Christ, l'être profond de Jésus: Est-il homme ? Est-il Dieu ? Est-il les deux à la fois mais alors comment s'articulent sa nature humaine et sa nature divine en sa personne ?

De mes cours de christologie j'ai retenu que, pour trancher la question, deux puissantes écoles théologiques se faisaient face, celles du patriarcat d'Antioche et celle du patriarcat d'Alexandrie. On dit que la christologie d'Antioche était ascendante, elle partait de l'homme pour monter vers Dieu. l'accent était mis sur la corporéité : l'homme est image de Dieu en tant qu'il est corporel : la chair est la charnière du salut⁷ comme disait notre père le grand Tertullien.

La christologie d'Alexandrie était descendante. Elle partait de Dieu pour arriver à l'homme. La condition humaine de Jésus était peu soulignée. On dit que la tendance alexandrine est spiritualiste.

Du côté d'Antioche, on privilégiait le langage de l'événement par lequel un homme a été adopté par Dieu et est devenu son fils. Du côté d'Alexandrie, le langage de la préexistence du Verbe était préféré. L'histoire et les événements de la vie de Jésus sont bien mis en valeur dans le premier cas, dans le second l'insistance est mise sur une réalité extra-historique.

On voit que le symbole de Nicée fait droit à ces deux interprétations, je crois en un seul Seigneur Jésus christ, le fils unique de Dieu (unique c'est le bien aimé, on l'a vu, ça tire vers l'adoption), né du père avant tous les siècles, là clairement c'est la théologie de la préexistence du Verbe.

La difficulté sera de tenir les deux bouts de la corde et de ne pas forcer ni dans un sens ni dans un autre car les répercussions pratiques de ces théologies sur la compréhension de l'homme sont importantes :

En fonction de l'accent mis soit sur l'humanité soit sur la divinité de Jésus, la compréhension anthropologique de l'homme créé à l'image de Dieu, révélé par le Christ varie. C'est pourquoi, au fil des premiers siècles, les chrétiens se sont beaucoup disputés à ce sujet.

Ces controverses passionnaient les gens, ils sentaient que cela avait un impact sur leur vie.

Grégoire de Nysse rapporte qu'à Constantinople « si tu demandes au changeur le cours d'une monnaie il te répondra par une dissertation sur l'engendré et l'inengendré, si tu demandes le prix du pain au boulanger, il te répond que « le père est plus grand et le fils lui est soumis »,

⁷ TERTULLIEN, *De resurrectione*, VIII,2 : « Caro salutis est cardo »

Aujourd'hui on hausse à peine le sourcil, pourtant les enjeux de vie n'ont jamais été aussi importants et on ferait parfois mieux de faire comme ces banquiers changeurs et ces boulangers avant de prendre des décisions

Ainsi les hérésies des premiers siècles comme le docétisme, l'arianisme, montrent les tentations de comprendre le Christ comme n'ayant qu'une apparence humaine ou au contraire n'ayant rien de divin.

Mais si le Christ est Dieu et n'a pris que l'apparence humaine, alors nous qui sommes des vrais hommes à quoi bon être martyr, car nous, quand nous souffrons le martyr nous ne faisons pas « comme si », si donc le Christ a fait « comme s'il » était un homme alors notre foi est vaine dira Ignace d'Antioche. C'est une imposture.

A contrario si le Christ n'est qu'un homme mais n'est pas véritablement fils de Dieu comme le postulait Arius, alors Dieu reste solitaire dans son Ciel, il reste le Dieu immuable, transcendant des grecs, ce n'est plus le Dieu qui souffre avec Jésus.

C'est en réponse à Arius que le Concile de Nicée emploie des expressions telles que : de même nature que le père, engendré non pas créé. Il s'agit de faire droit à la divinité de Jésus pour éviter tout risque de dualisme dont les gnosés sont friandes : A contrario de ce qui pensent les gnostiques, le monde ou l'histoire ne sont pas sans importance ou mauvais, la vérité n'est pas cantonnée dans le Cieux (ou inversement sur la terre), Jésus est véritablement homme et véritablement Dieu. Il est fils de Dieu.

En conclusion sur cette deuxième partie , ce qui est positif c'est que depuis l'événement de l'Incarnation du Verbe de Dieu, les recherches théologiques ne se sont jamais taries pour tenter de rendre compte, avec les mots de la raison, de la portée de cet événement sur la vie concrète des hommes dans leur culture particulière. Les controverses christologiques qui ont traversé les siècles en témoignent. Leur enjeu était d'aider les hommes, afin que dans la singularité de leur existence, dans la particularité de leur environnement concret, leur vie quotidienne acquière sa dimension universelle à la suite du Christ.

Cependant, au fil des siècles, les débats ont pu donner l'impression de perdre de vue leur objectif vital pour se centrer sur des aspects de connaissance et de morale.

Aujourd'hui, peut être que le réflexe ancré de considérer nos affaires quotidiennes comme si elles étaient dissociées des affaires de Dieu, est un peu l'héritier inattendu de la christologie médiévale . (Vous savez ce qui peut nous habiter c'est quelque chose comme : « Dieu il a déjà bcp de choses à faire alors si en plus il faut qu'il s'occupe de mes petites affaires »). En poussant très loin la volonté de vouloir fixer la connaissance du Christ dans un cadre rationnel et philosophique, une certaine théologie aura pris le risque de déconnecter ses recherches de l'histoire des hommes.

Ce sera l'objet de notre troisième partie de montrer en quoi tous les indices sont au vert aujourd'hui pour reconnecter ensemble notre vie quotidienne avec le Père en passant par Jésus fils de Dieu qui nous en a donné l'exemple .

III) Et aujourd'hui, en quoi est ce le moment favorable pour nous pour reconnaître Jésus comme le fils éternel de Dieu.

Je vous propose de faire comme si nous vivions aujourd'hui avec Jésus Fils de Dieu au quotidien mais que nous ne le savions pas. Un peu comme ce fut la situation des disciples il y a deux mille ans.

A quoi pourrions-nous le reconnaître

Nous avons vu en première partie que les disciples avaient pu s'appuyer sur trois piliers pour reconnaître le fils de Dieu. Les attentes de leur culture, leur compagnonnage avec l'homme Jésus, leur expérience de la croix et de la résurrection.

Livrons nous ensemble à un petit exercice :

1) Quelles sont les attentes de notre culture aujourd'hui ?

J'ai retenu l'impératif d'avoir un travail intéressant : nous cherchons à ce que notre travail ait du sens : c'est pourquoi nous sommes si souvent guettés par le burn-out ou le bore-out , c'est quand nous perdons le fil du sens de notre travail :

dans son livre « l'intelligence du travail », l'économiste Pierre-Yves Gomez définit la condition du travailleur comme « la manière dont une communauté permet ou non aux travailleurs d'avoir l'intelligence de leurs actes et ainsi d'être reconnus ou niés comme êtres humains capables de donner sens à leur travail »⁸.

Ainsi, on peut avoir les meilleures conditions de travail possibles, machine à café à tous les étages, air conditionné et brumérisé, tapis de souris avec coussin en silicone, augmentation régulière de son indice de salaire mais souffrir d'une mauvaise condition du travailleur si le sens de notre travail n'est pas explicité ou compris.

Je ne vous cache pas que dans la banque où je travaille je trouve que la condition du travailleur est très peu mise en avant : il ya très peu de lieux de parole où le

⁸ P-Y GOMEZ, *Intelligence du travail*, Paris, Desclée de Brouwer, 2016, p. 21

temps puisse être pris pour esquisser une vision collective de notre travail, sa valeur ajoutée sociale, alors que ce serait pourtant tellement facile de démontrer l'utilité sociale de l'industrie bancaire (l'accès au crédit pour les personnes ayant des projets dignes de confiance, la possibilité de pouvoir confier son argent à des établissements fiables dotés de projets d'établissement clairs et transparents).

J'aime cette anecdote que raconte un de mes amis : un grand Pdg arrive dans un open space au 14 ième étage d'une tour de la défense ; il ya là 2 personnes qui travaillent sur leur écran d'ordinateur ; « que fais tu ? » demande le directeur au premier : (il est tout penaud) « je fais un tableur excel, je ne comprends pas à quoi ça sert », « et toi ? » demande le directeur au second et l'autre répond fièrement en bombant le torse : « je suis acteur de la création, je participe par mon travail au bien commun collectif voulu par Dieu. »

Tout comme Jésus avait permis aux disciples de dépasser ce qui dans leur culture risquait de les mettre sur une fausse piste pour reconnaître en lui le Fils de Dieu, aujourd'hui il s'y prendrait sans doute exactement de la même manière : il tacherait de nous faire repérer dans notre culture ce qu'il ya de bon dans notre quête de travail et de le séparer de ce qui est inutile : il donnerait certainement l'exemple d'un comportement tout à fait singulier au travail à la fois acteur du bien commun voulu par dieu, soucieux d'avoir un usage juste et fertile de nos propriétés, habité par l'option préférentielle par celui qui est pauvre, isolé, ayant perdu confiance. Et ce travail là, il est parfois non rémunéré comme le travail de certaines mères de famille ou de certains bénévoles mais il a souvent beaucoup plus de sens que le travail d'un salarié

- 2) Deuxième pilier sur lequel notre foi peut s'appuyer, notre compagnonnage avec le Jésus homme. Qui sont les jésus homme aujourd'hui ? c'est vous , c'est l'église, c'est tous les chrétiens. Or, on l'a vu en première partie, A ouvrir les Evangiles, nous côtoyons un homme habité par sa foi, sa confiance inaltérable en Dieu qu'il appelle « Abba ». Cette confiance en la vie de Dieu en lui habite toutes ses rencontres. Il la recherche inlassablement dans les autres. Quelle joie quand il la trouve. La vie jaillit alors de lui. « C'est ta foi qui t'a sauvé », dit il à tant d'hommes et de femmes rencontrées en situation de nécessité.⁹ Et quand il la trouve tout est possible comme la femme, en marc 7, dont la fille se trouve immédiatement délivrée du démon qui la possède.

Soyons de tels chrétiens, sourciers de confiance, bienveillants.

Bref témoignage : lorsque j'ai été muté à la défense il ya trois ans, je peux témoigner que ce qui m'a sauvé de la tristesse c'est des chrétiens engagés que j'ai rencontrés là bas ; il ya en plein coeur de la dalle de la défense un lieu d'église qui s'appelle Notre Dame de pentecôte. J'ai eu le réflexe de m'y accrocher comme un naufragé à

⁹ C. THEOBALD « diagnostic théologique du temps présent » dans *Une nouvelle chance pour l'Evangile*, Bruxelles, Lumen Vitae, 2004,

sa planche de salut . Et bien trois ans plus tard je ne suis plus le même homme au travail : la confiance communicative et énergique de ces personnes en la vie de Dieu en moi m'a engendré à une nouvelle vie de travail. J'ai trouvé un lieu de parole et d'écoute. Ce lieu et ces personnes ont été pour moi comme ce vert pâturage dont parle psaume. Mon âme a pu se reposer et se rafraichir. Merci Seigneur.

J'aime cette expression : la confiance est un pont jeté sur l'abîme du doute (Castoriadis) . Oui faire confiance ne vas pas de soi, il faut se lancer dans l'abîme . Jacques Lacan évoque ce vide impénétrable autour duquel nous n'en finissons pas de tourner mais auquel nous devons nous arracher pour exister. Alors au travail cessons de penser et de communiquer que si nous n'atteignons pas tous nos objectifs, c'est un échec. Faisons confiance que dans cette brèche dans cet écart qui manifeste notre incomplétude, Dieu peut se glisser et faire revivre des forces inaccomplies.

Soyons des passeurs entre deux rives pour que Jésus fils de Dieu puisse être reconnu.

c) Troisième pilier sur lequel notre foi peut s'appuyer aujourd'hui, le témoignage de nos propres expériences de libération par l'esprit du Seigneur.

Je vous ai dit comment j'avais été libéré de la tristesse tout à l'heure. Il ya eu bien d'autres occasions, notamment dans notre vie de couple avec anne laure où c'est vraiment l'esprit du seigneur qui a sauvé notre amour conjugal.

En témoignant comme elle va le faire tout à l'heure Corinne va nous donner l'exemple de l'action de Jésus Fils de Dieu qui agit et se laisse reconnaître dans nos vies.

Conclusion :

Le titre christologique Fils de Dieu par lequel nous confessons notre foi en Jésus est porteur d'un enjeu vital : être à notre tout vivant avec le Christ, laisser la vie de Dieu sourdre en nous comme elle a été source de vie en Jésus.

C'est ainsi que pour chacun de nous aussi, le Christ ressuscité, fils de Dieu, pourra se révéler comme source de confiance renouvelée en la vie, cause d'énergies intérieures capables de nous habiter.

L'ensemble de nos échanges de travail, de couple, de famille, d'amitiés n'est il pas fondé sur la confiance ? Confiance en soi, confiance dans les autres, confiance aussi en Dieu ? Or, à des moments de passage ou de crise, l'acte de foi inaugural en la vie peut vaciller. Il doit être réactivé.

Dans ces situations, nous avons vraiment besoin de personnes capables de susciter la foi ou de la ressusciter. Nous avons besoin de passeurs de la vie de Jésus Fils de

Dieu. Soyons ces passeurs de vie comme le sont chacun des témoins de notre parcours (Yvette, Corinne et ceux qui vont venir...)